

Le géranium, un phénomène de société : des pompons sur nos balcons

Autor(en): **Dougoud, Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **13 (1983)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829993>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Paris au fil du temps



Annette Vaillant

Métamorphoses

Subjuguée par le fil à plomb de Le Corbusier, la société « bon genre » des années vingt modernisait les appartements en livrant la guerre aux moultures postiches et aux pâtisseries du plafond. Ce fut alors le triomphe de la ligne droite, des surfaces lisses, des rideaux nets. Et d'ironiser sur l'architecture compliquée de l'Opéra que la génération actuelle déclare sublime. L'impératrice Eugénie examinant les projets de cet édifice nouveau avait posé la question à Charles Garnier: « Qu'est-ce que ce style, monsieur l'architecte? Ce n'est pas un style, ce n'est ni du grec, ni du Louis XIV, ni du Louis XVI... » « Non, Majesté, ces styles-là ont fait leur temps: c'est du Napoléon III, et vous vous plaignez... » Au début du XIX^e siècle, Paris est une ville-musée, en bien des endroits endolorie, une Belle au bois dormant qui va s'éveiller et qui s'étire, du faubourg Saint-Antoine et du Cours de Vincennes, tracés depuis le Moyen Âge, jusqu'à notre place de la Concorde – place Louis XV, merveille toujours intacte de Jacques-Ange Gabriel et au milieu de laquelle s'est dressé, avant l'Obélisque, l'échafaud de la Terreur. Passée la rue Royale, exception faite des nobles hôtels du faubourg Saint-Honoré et du Roule, on se trouve à la campagne et les Champs-Élysées demeurent un coupe-gorge. C'est Louis-Philippe, roi des Français, qui inaugurerait en 1838 l'Arc de Triomphe aux avenues en étoile. Il y fait installer quatre groupes sculptés à la gloire de la Révolution et de l'Empire. Le plus célèbre, connu de tous, est « Le Départ des Volontaires », de Rude, que l'on a pris l'habitude d'appeler « La Marseillaise ». Cette entraînante au glaive tendu, à la bouche ouverte, fait face, dans le lointain, à l'Arc de Triomphe du Carrousel au sommet duquel Napoléon avait juché

les chevaux d'or de Saint-Marc à Venise, morceaux choisis du butin de la campagne d'Italie.

Paris au XIX^e siècle¹, « Ça se lit comme un roman », m'avait-on dit de cet ouvrage remarquable, vivant et vrai dans chaque détail. L'auteur, Marc Gaillard, spécialiste des vieilles pierres et aussi bien des techniques modernes de construction, réfute les idées reçues, s'insurge contre le vandalisme mais applaudit aux transformations heureuses. Et l'on apprend beaucoup de choses en suivant – illustrations et textes bien accordés – son itinéraire. Nous qui, en 1983, poussons parfois des soupirs nostalgiques sur les charmes incontrôlables du passé, nous ne saurions vivre dans le Paris de Balzac aux rues sans trottoirs, aux chaussées sans pavés qui charriaient des fleuves de boue par temps de pluie. Rastignac descendant à pied des hauteurs du Père-Lachaise d'où il vient de lancer son défi à la capitale: « A nous deux maintenant! » doit s'arrêter en chemin pour faire décrocher ses bottes et broser ses vêtements s'il veut se montrer présentable chez Madame de Nucingen à la Chaussée-d'Antin. Haussmann n'était pas encore passé par là, lui qui, avec ses grands travaux meurtriers mais raisonnables, va sacrifier le pittoresque malsain des vieux quartiers. Préfet anobli par Napoléon III, le baron Haussmann édifiera la laideur d'usage en bâtissant le fief d'une bourgeoisie orgueilleuse au luxe sévère: la Plaine Monceau. Becs de gaz², vespasiennes et fontaines Wallace vont y fleurir le long de boulevards monotones. Dictateur à l'urbanisme en redingote, envié, haï, calomnié³, Haussmann, moins solide que ses immeubles à boiseries chocolat et salles à manger Renaissance, sera déboulonné. Rendons-lui justice en n'oubliant pas qu'il planta 90 000 arbres dans les rues de Paris. C'est un de ses prédécesseurs, Chabrol de Volvic, qui, aux dernières années de la Restauration, avait pris l'initiative de la signalisation des rues de Paris, avec des plaques émaillées azur aux lettres blanches. Depuis, elles se sont perpétuées, multipliées, et je rêvais souvent, en exil dans une autre capitale, à ces petites plaques bleues au coin des rues de Paris, mon village.

A.V.

¹ Par Marc Gaillard. Fernand Nathan, édit.

² En 1830, cinq cents lanternes seulement éclairaient Paris. Les nuits de pleine lune, on n'en allumait que la moitié.

³ On publiera *Les Comptes fantastiques d'Haussmann*, violent opuscule qui fait état d'un emprunt de 848 millions or consécutif à sa gestion.

Le géranium, un phénomène de société

Des pompons sur nos balcons

Ils se nomment Rhapsodie, Balcon Impérial, Ville de Paris, Santa Maria, Chérie, Rigi, Martha, Innocence. Ils mettent du rouge aux joues des façades et du carmin dans les vasques fleuries, saupoudrent d'étoiles roses les terrasses et de pompons blancs les balcons. Ce sont les Pelargoniums de l'été. En terme populaire: les géraniums!

Plus qu'une fleur, davantage qu'un accessoire ornemental, ils représentent une véritable institution sociale. Choisis, choyés, dorlotés par leurs propriétaires, quels que soient leur âge, leur condition sociale et leur habitat, la place dont ils disposent et l'ensoleillement qu'ils peuvent offrir à leurs protégés à pétales.

De la poésie à la réalité culturelle, il y a pourtant une distance respectable. Qui va croissant au fur et à mesure que les laboratoires de recherche expérimentale découvrent et apprivoisent de nouveaux procédés de reproduction. Le profane n'en a cure. Pourtant, entre le bouturage artisanal traditionnel et les méthodes scientifiques de multipli-



cation, le fossé va s'élargissant. Pour le bien et la santé de notre pot de Pelargonium!

L'été en couleurs

Chaque année en mai, et 1983 n'a pas fait exception à la règle, villes et bourgades romandes mettent leur point d'honneur à organiser un ou plusieurs «marchés aux géraniums».

Tradition sans faille et sans rupture, qui voit dès l'aube affluer sur les places, en un joyeux désordre organisé, horticulteurs, paysans, citadins, aînés, parents et moufflets. Tout encombrés, selon qu'ils roulent carrosse ou adoptent le pas de promenade, de grands sacs, de paniers d'osier, voire de charrettes à bras ou tout simplement de bras en corbeille.

Foi de lève-tôt: il en est même qui guettent chaque année dès potron-minet l'arrivée des premiers horticulteurs, comme les Anglais attendent, armés de leur foi, de patience et d'un siège pliant, le passage d'un cortège princier dans les rues de Londres!

Mais la fête, ici, durera longtemps. Aussi longtemps que les beaux jours. Le pompon à pétales est un signe qui ne trompe pas, annonciateur d'une entrée en fanfare dans l'été. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard que communes, paroisses, sociétés de développement, voire offices du tourisme, délèguent souvent sur ces marchés-là leurs fanfarones, leurs vigneronnes et leurs marchands de salées et de saucisses.

Alchimie secrète

Autrefois — c'était il n'y a pas si longtemps — on mitonnait aux géraniums un hiver obscur et feutré dans le silence des caves. Au printemps, ils «repartaient», avec plus ou moins de vigueur et d'élégance. Ou ne «repiquaient» pas, malades ou rabougris sur leur pied fatigué.

La civilisation du prêt-à-jeter ne les a guère épargnés. Aujourd'hui, constate le président de la Société romande d'horticulture, «la plupart des géraniums ne passent pas l'hiver. Non par excès de fragilité. La faute en est aux caves des immeubles locatifs modernes ou rénovés: trop chaudes, trop sèches, trop peu aérées, trop sombres, elles n'offrent pas aux plantes les conditions idéales de repli saisonnier, sans lequel il n'y a pas de redémarrage réussi».

En conséquence: on détruit, et on rachète. Plus beau qu'avant. Parce que, dans les serres de quelques horticulteurs hautement spécialisés, on multiplie désormais le Pelargonium «in vitro». Qu'est-ce à dire? A Noville, Jean Brönnimann m'a ouvert pour vous les portes de son laboratoire.

Parce que le temps des jardiniers moustachus, chapeau de paille sur un œil débonnaire et tablier en forme de poche-kangourou à sécateur, c'est hélas fini. Aujourd'hui, on multiplie les plantes en chambres stériles, avec des régulateurs synthétiques de croissance sur substrat!

Les scientifiques en blouse blanche n'ont plus de terre sous les ongles, plus de mains crevassées par l'eau et le soleil.

Les instruments du progrès

Issue d'années de recherches expérimentales à la station fédérale de Wädenswil, la culture «in vitro» part d'un principe simple: chaque cellule vivante d'une plante est une entité physiologique, portant tout le message génétique de l'espèce. Ainsi, n'importe quelle cellule peut, par division et différenciation, donner une nouvelle plante complète.

La multiplication des géraniums s'inspire de cette évidence toute neuve. Dans des conditions d'absolute stérilité, air filtré et outils, vêtements, chaussures et masques désinfectés, on prélève sur une plante-mère une parcelle microscopique d'organe jeune et sain, le méristème, appelé aussi «point végétatif», situé au cœur d'un bourgeon terminal.

Myopes s'abstenir! Son diamètre n'excède pas 0,05 mm! Il est physiologiquement pur, c'est-à-dire non encore colonisé par les myriades de bactéries qui pullulent naturellement alentours.

Le méristème prélevé et stérilisé à l'eau de Javel en milieu protégé, il est alors transféré et cultivé sur un «milieu» — ou substrat — composé d'une gelée d'agar additionnée de sels minéraux, de glucose ou de saccharose (source de carbone), de vitamines, d'acides animés et de régulateurs de croissance synthétiques. En flacons

stériles dûment bouchés, la cellule va croître et «faire des petits», jusqu'à donner une plante complète, avec tige, feuilles et fleurs, ultérieurement repiquée en pots individuels.

Blouses blanches et mains vertes

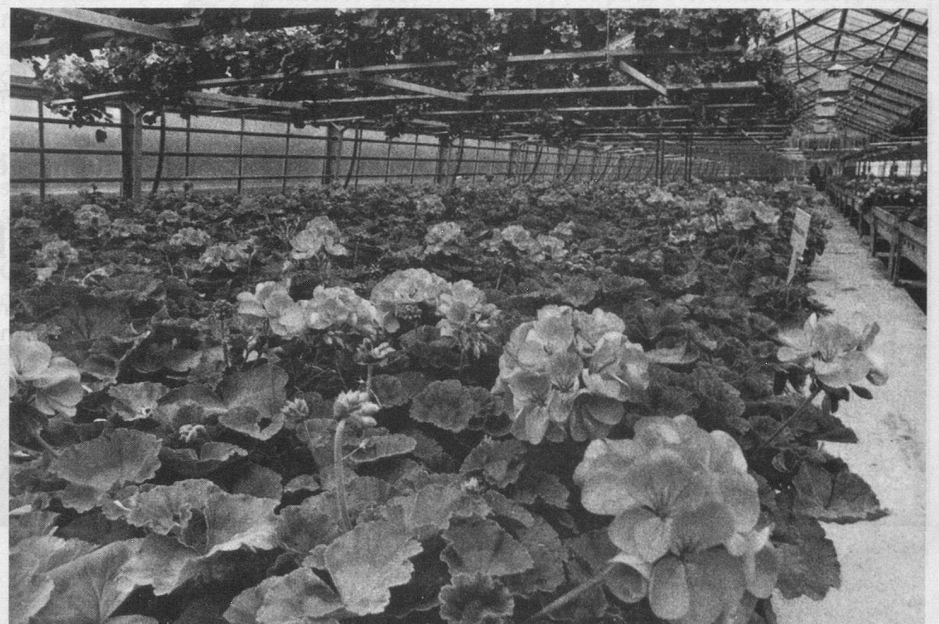
La perfection n'est jamais simple! Mais la complexité de la culture «in vitro» justifie-t-elle vraiment son application systématique? «Oui, affirme Jean Brönnimann. Même si elle nécessite un personnel et un outillage spécialisés, prend un temps fou et coûte cher. La culture in vitro des tissus cellulaires éradique les risques de maladies infectieuses bactériennes et virales, contre lesquelles il n'existe aucun autre remède que la destruction pure et simple de la plante malade, et élimine la contagion».

Toutes les variétés de géraniums ne se prêtent pas uniformément à la culture in vitro. «La rationalisation du travail exige une restriction de l'assortiment et, surtout, une sélection sévère quant à la vigueur et à l'homogénéité des plantes». A Noville, on n'a conservé que 14 cultivars de haute qualité, à la floraison abondante et régulière, résistant aux maladies et aux écarts de température, à la croissance vigoureuse et compacte.

Oh! les beaux géraniums! Les horticulteurs y sont pour quelque chose, c'est sûr. Il n'empêche que toutes les mains vertes de Romandie ont leur part de la fête à pompons.

Il faut à toute fleur ses poètes. Les laboratoires ont chassé la poésie; vous et moi avons pris le relais en fleurissant nos murs, nos balcons et nos massifs. Avec des noms et des couleurs qui chantent: violet cardinal, rose clair à gorge foncée, écarlate lumineux, feu, carmin à reflets saumonnés... Vous voyez bien que la poésie n'est pas morte!

Marie Dougoud



(Photos Marie Dougoud).